GLEIZÉ

"MÉMOIRES DU XX^{ÈME} SIÈCLE"

De 1900 à 2000

La commune racontée par ses habitants

Préface de Bernard FRANGIN

AVANT-PROPOS

Laisser en héritage au XXIème siècle les multiples mémoires du siècle écoulé : tel était l'objectif de la Commission Culturelle Municipale, en lançant dès janvier 1999 cette vaste opération liée au patrimoine de Gleizé, renouant ainsi avec l'ancienne tradition orale.

Ce siècle de vie à Gleizé nous est raconté par les habitants eux-mêmes.

Pendant près d'un an, Sylvie Finand, journaliste, a rencontré plus de cent personnes ; elle a patiemment recueilli leurs témoignages, des souvenirs riches, drôles, méconnus, émouvants. Ils émanent de toutes les générations, tous les quartiers, tous les milieux, offrant ainsi une large palette de points de vue sur les événements, les personnes, les bons et les mauvais moments, les profonds changements survenus au cours du siècle.

Ici, pas de style littéraire, pour bien respecter l'oralité des propos et placer le lecteur dans le contexte de la narration des choses simples de la vie quotidienne.

Cependant, si certains textes offrent une présentation particulière, c'est parce que leurs auteurs ont préféré l'écriture à la narration ; ils sont ainsi plus rédigés, rompant quelque peu le rythme du mode oral.

De même, les témoignages d'enfants sont-ils rendus volontairement reconnaissables.

Cet ouvrage est un récit vivant et chaleureux, qui nous entraîne à la découverte de souvenirs désormais captifs, pour le plus grand plaisir des lecteurs d'aujourd'hui et de demain...

on m'a opéré, mon oeil était sorti de son orbite, mais j'ai été très bien soigné. Ensuite, j'ai passé 4 mois à Giens en cure de soleil, pour solidifier les os. J'ai pu retourner à l'école en juillet 28, avec le père Benoît Branciard."

"Les chevaux sont très familiers, je n'oublierai jamais les deux que j'ai eus. Après la Libération, on a fait un tracteur avec une B2 Citroën qu'on avait cachée sous un hangar. Elle avait été bricolée par Servillat, un très bon mécano de Villefranche, qui avait gardé les longerons et le moteur. On faisait les labours avec ça. Au début, je n'avais pas l'habitude, les freins ont lâché dans une descente et je me suis cassé une jambe en sautant, j'ai eu 25 jours de plâtre."

Récoltes et vendanges

"On s'aidait pour les battages, on rendait le temps. C'était l'événement, il y avait une douzaine de personnes et une entreprise agricole qui passait pour les machines. La moissonneuse-lieuse faisait des bottes que l'on mettait en croix, puis on les stockait en gerbier bien construit pour que la pluie ne rentre pas dedans, mais parfois le blé germait. Le "ballou" (l'enveloppe du grain) servait pour la litière des vaches. On le mettait dans une grande toile qu'on appelait le "charri".

Mes parents ne parlaient que le patois et ça m'énervait parce qu'au marché les paysans ne parlaient que ça et je ne comprenais rien. Ils disaient "polailles" pour poules, "l'aigue" pour l'eau, etc."

La jeunesse des environs montait le samedi et le dimanche. Le lundi tous les gens du pays venaient pour la finir, les parents amenaient les enfants, il y avait toutes les générations. Les garçons de vogue vendaient des brioches pour faire la fête. L'orchestre jouait "Le petit vin blanc", "Sous les ponts de Paris."

Conscrits

" Je suis restée 10 ans présidente de la 4, de 89 à 99, à la suite d'un renouvellement de bureau, pour assurer les fêtes de 1994. J'ai préparé les fêtes de la décennie et de la demi-décennie, un voyage de trois jours et un repas de fin d'année. Chaque année, on monte une manifestation pour faire tourner l'Amicale : des réveillons, des thés dansants le dimanche après-midi, des lotos et des concours de pétanque.

La charte des conscrits mise en place en 1993 fait respecter le programme suivant pour les fêtes : retraite au flambeaux le vendredi soir. Remise de bouquets et cocardes le samedi matin dans les maisons de retraite. Suite de la remise des cocardes l'après-midi et le soir. Messe le dimanche matin puis photo des classes, vague (le circuit est déterminé), banquet et soirée dansante dans la salle Saint Roch. Lundi : retinton, enterrement de la classe à 19 heures, pot offert par la municipalité. Souvent, le mardi, il y a encore un repas, de la détente... on quitte le noeud papillon.

Les années suivantes, il y a relâche des amicales de classes, elles sont démobilisées.

Aujourd'hui, les gens sont moins motivés pour faire leurs conscrits. Il n'y a que les ruraux qui continuent, les nouveaux habitants nous rejoignent rarement. Les nouvelles générations partent faire leurs études. Il n'y a que 20 ans que les femmes participent vraiment aux festivités. "

"La procession de la Fête Dieu était un grand moment de l'année, car, comme école libre, nous suivions l'année liturgique et nous participions à plusieurs processions : les rogations, la procession de la Fête-Dieu et celle du Sacré Cœur.

A coté de la salle de classe, il y avait ce que nous appelions la "petite classe".

Il s'y trouvait une grande bibliothèque bourrée de livres inconnus, des porte-manteaux fixés tout autour, et auxquels, tous les jours, on accrochait les capes et autres bérets.

Mais à l'approche de ces fêtes vers le mois de juin, on retrouvait un matin les crochets encombrés de petites soutanes rouges et de surplis blancs pour toutes les tailles. On y trouvait aussi des corbeilles doublées de tissus et une dizaine d'encensoirs.

Nous allons aussi monter un atelier de menuiserie, et reconditionner tout le bâtiment d'hébergement où se trouvent aussi les bureaux. Les gars participent beaucoup à la maçonnerie mais nous faisons appel à des entreprises extérieures comme Minot, qui a embauché deux gars de chez nous, et ça se passe très bien pour eux.

La force de l'Oasis, c'est le calme. Autour de la maison, il y a 40 ha à cultiver : petit à petit, nous avons acheté des terrains, et pris des terres en location.

Nous avons un banc au marché de Villefranche pour vendre nos légumes et nos fromages de chèvre. Les gars font aussi la tournée des restaurants pour vendre les produits agricoles de la maison. Cette évolution est due au travail de tous, à toutes les aides qui nous sont arrivées petit à petit.

Je me souviens du temps où nous faisions la quête dans les rues de Villefranche pour payer quelques factures, c'était très dur, c'était l'époque héroïque. C'est une humiliation qui m'est restée gravée dans le cœur. Je l'ai partagée avec les gens de l'Oasis parce que je pense qu'il est important d'aider les autres. J'étais vétérinaire et j'ai connu les premiers fondateurs de la maison en soignant les animaux de la communauté.

À ma retraite, je suis redevenu président de l'Oasis, j'ai plus de temps à consacrer à sa gestion. Ma satisfaction, c'est de voir des gens qui retrouvent le goût de vivre, qui se remarient, retrouvent une vie normale.

J'ai vu arriver des hommes de plus en plus jeunes : des 20-30 ans, alors que la moyenne était de 50 ans autrefois. La pauvreté intellectuelle et financière reste tout aussi grande. Autrefois, les adolescents étaient pris en apprentissage facilement, et nourris par leurs patrons, ça suffisait pour ne pas tomber trop bas.

Aujourd'hui, ce système d'insertion dans la vie active s'est beaucoup perdu.

Mais je reste convaincu que l'aumône dévalorise les hommes, c'est pour cela que nous n'en voulons pas, et ce sera comme ça tant que je serai là."